

# Introduction à la Philosophie

L'entrée en classe de Terminale est marquée par la découverte d'une discipline nouvelle, jusque là jamais étudiée : la philosophie. Certes, en français, les idées de Montaigne, de Pascal et des « philosophes de Lumières » ont pu être évoquées et abordées ; mais cette évocation est généralement détachée de la réflexion philosophique proprement dite et relève davantage de l'histoire des idées.

Cette discipline nouvelle est-elle une discipline comme les autres, qui vient s'ajouter aux disciplines déjà enseignées ? Est-elle seulement ce qu'on peut appeler une discipline ? Ces deux questions engagent le statut et la spécificité de la philosophie. Parler de la philosophie comme d'une discipline comparable aux mathématiques, à la physique, à l'histoire et à la géographie, c'est supposer une double idée : d'une part que la philosophie est constituée en un savoir défini, contenant des connaissances précises, déterminées, qui lui servent de base ; d'autre part, qu'à ce titre, elle peut faire l'objet d'un apprentissage, de sorte que celui qui s'initie à la philosophie est en mesure de **s'instruire**. Or, si ce statut ne semble faire aucun doute en mathématiques comme en histoire, où les théorèmes dans un cas et les faits et leur succession dans l'autre cas sont des éléments indiscutables de connaissance, est-ce la même chose en philosophie ? Y a-t-il, par exemple, un concept déterminé et établi de la liberté qui permettrait d'affirmer sans contestation qu'elle existe et qu'elle appartient à l'être humain ? En réalité, la notion de liberté n'a pas de contenu fixe sur lequel tous les esprits s'accorderaient : elle est plutôt un **problème**, l'objet d'une question et d'une discussion, et non pas la matière d'une définition. Et ce qui est vrai de la liberté, l'est aussi de la justice, de la vérité, du bonheur, etc. . .

Ainsi, s'initier à la philosophie, ce n'est pas s'initier à un savoir déjà établi, mais s'exercer à un art du questionnement grâce auquel il sera possible de cerner d'éventuelles réponses : c'est cet art que Platon nommait « dialectique » et qui

consiste à substituer à des idées toutes faites des interrogations propres à montrer le caractère ambigu, complexe, de la notion envisagée. **Désirer** exercer un métier, est-ce ma même chose que **vouloir** l'exercer ? **Croire** en Dieu, est-ce la même chose qu'avoir **foi** en lui ? Etre **convaincu** par quelque chose, est-ce la même chose qu'en être **certain** ? Autant de questions qui ne sont pas rhétoriques, mais qui visent à faire réfléchir, à mettre notre pensée en mouvement en la conduisant à des distinctions là où il y a généralement confusion.

Ce statut original, spécifique de la philosophie n'est pas sans conséquence sur le cours et la façon dont il se déroule : à la manière de Socrate qui prétendait ne rien enseigner mais seulement dialoguer, le professeur invite les « élèves » à la réflexion en soulignant les difficultés que posent telle ou telle notion. De ce point de vue, le cours ne se réduit en aucune façon à l'apprentissage de ce que les philosophes ont écrit et pensé, comme s'il s'agissait uniquement d'assimiler des idées supposées vraies, élaborées avant nous par d'autres que nous. Certes, l'étude des pensées des philosophes est utile et même nécessaire ; mais c'est seulement dans la mesure où elle souligne la complexité des problèmes, là où nous serions tentés de ne voir que des choses simples, et où elle nous aide de ce fait à penser.

Quel est alors le résultat de ce qu'il faut peut-être appeler une initiation, plutôt qu'un apprentissage, à la philosophie ? Ce n'est pas de s'instruire mais de former son jugement. Être instruit, c'est disposer, après assimilation, d'un savoir méthodique, solide, organisé. Avant que l'on parle d'éducation nationale, on parlait d'ailleurs justement d'instruction publique, pour désigner ce long chemin qui conduit progressivement l'élève de l'ignorance au savoir. Pourtant, le savoir obtenu risque d'être limité s'il ne s'accompagne pas d'une ultime réflexion qui consiste dans la formation du jugement ; car ce savoir suppose que ce qui a été appris soit considéré comme vrai, et que l'esprit le reçoive sans chercher à le juger, à l'examiner de manière critique. Or, c'est précisément ce que l'activité philosophique propose : exercer le jugement, s'efforcer de penser par soi-même ce qui est présenté et transmis comme une vérité. Il s'agit donc de nourrir l'esprit d'une autre manière qu'en lui transmettant des connaissances. Cela exige d'abord

de ne pas croire, c'est-à-dire de ne pas adhérer spontanément à ce qui nous est dit, faute de quoi l'esprit se trouve pris dans une apparence, voire une illusion de savoir. Tel est le sens de l'exhortation que Socrate adresse à ses concitoyens lorsque ceux-ci envisagent la question de la mort ([voir texte \*Apologie de Socrate\*](#)) : ils jugent la mort comme le plus grand des malheurs, ils la craignent et la fuient comme s'ils savaient ce qu'elle est ; or, loin de savoir, ils préjugent. Non pas que Socrate sache mieux qu'eux, puisqu'au contraire il reconnaît son ignorance ; mais à la différence de la plupart des hommes, il s'abstient de juger là où il s'aperçoit de cette ignorance. Ainsi plutôt qu'un savoir, Socrate propose une nécessaire réflexion sur nos jugements avant de prétendre savoir : il invite à une sagesse comme conscience de nous-mêmes, et c'est cette sagesse qui fera du jugement un jugement réellement formé.

**Conseils de lecture :**

- *Apologie de Socrate et Criton*, Platon, édit. G.F.
- *Le Discours de la Méthode*, Descartes, édit. G.F.